

20 exemples

pour l'épreuve de culture générale

La vérité

Sous la coordination de
Frédéric Bialecki

Par

René-François Arrighi

Agrégé de Lettres modernes
Professeur en prépa commerciale
Professeur en prépa littéraire

Frédéric Bialecki

Agrégé de Lettres modernes
Professeur en prépa commerciale
Ancien élève de l'ENS

Louis Dizier

Agrégé de Lettres modernes
Professeur en prépa commerciale
Ancien élève de l'ENS
Ancien élève de Sciences-Po Paris

Yannick Malgouzu

Agrégé de Lettres modernes
Docteur en Lettres modernes
Professeur en prépa littéraire

Jean-Yves Mondon

Agrégé de Philosophie
Docteur en Philosophie
Professeur en prépa commerciale
Ancien élève de l'ENS

Table des matières

Introduction	5
--------------	---

Espaces filmiques

Fiche n°1	<i>Rashômon</i> d'Akira Kurosawa (1950) ou la vérité à hauteur d'homme.....	13
Fiche n°2	<i>La Vérité</i> d'Henri Georges Clouzot (1960) ou le procès de la vérité judiciaire.....	24
Fiche n°3	<i>Huit Femmes</i> de François Ozon (2002).....	34
Fiche n°4	<i>Shutter Island</i> de Martin Scorsese (2010) : une vérité prise au piège de la folie et d'un deuil impossible.....	41

Espaces picturaux

Fiche n°5	<i>L'adoration des mages</i> d'Hugo van der Goes (1470) ou la vérité révélée.....	48
Fiche n°6	<i>La vanité ou allégorie de la vie humaine</i> de Philippe de Champaigne (1644) : le choc de la vérité.....	54
Fiche n°7	<i>La Maja desnuda</i> et <i>La Maja vestida</i> de Goya (1800–1803) ou la vérité mise à nu.....	61
Fiche n°8	<i>Soleil dans une cafétéria</i> d'Edward Hopper (1958) ou la vérité du monde contemporain.....	68

Espaces textuels

Fiche n°9	<i>Maximes</i> de La Rochefoucauld ou la vérité d'un moraliste.....	74
Fiche n°10	<i>Tartuffe</i> ou <i>L'Imposteur</i> de Molière : comment démêler le vrai du faux?.....	82
Fiche n°11	Spinoza : la vérité comme telle ne détruit pas la fausseté.....	92

Fiche n° 12	<i>Le Neveu de Rameau</i> de Diderot ou la vérité du cynique	99
Fiche n° 13	<i>Le Colonel Chabert</i> d'Honoré de Balzac : splendeur et misère de la vérité	108
Fiche n° 14	William James et la signification de la vérité	116
Fiche n° 15	L'aquarium de Balbec ou la vérité par la mise en théâtre du monde	121
Fiche n° 16	<i>Le Parti pris des choses</i> de Francis Ponge : poésie et vérité	128
Fiche n° 17	Wittgenstein, la vérité et les jeux de langage	134
Fiche n° 18	Michel Foucault, la vérité et l'ordre du discours	141
Fiche n° 19	Zbigniew Herbert et la valeur de la vérité	148
Fiche n° 20	<i>Les Naufragés et les Rescapés</i> de Primo Levi : vérité de l'évé- nement, vérité du témoignage	154
Index		160

Introduction

1 Travailler la notion l'année du concours

Comme chaque année, le sujet est vaste... Pour parvenir à en faire un objet de réflexion en culture générale et produire un discours à la fois informé et structuré il faut bien entendu de l'exercice, comme le propose chez le même éditeur l'ouvrage intitulé *20 dissertations de culture générale*. Mais l'expérience montre qu'il est difficile de « faire le tour » de la notion en une année et que les étudiants manquent souvent d'exemples dans leurs colles, leurs exposés et leurs travaux écrits. Faute de temps même, ils parlent bien souvent d'œuvres qu'ils ne connaissent pas et ont un savoir élaboré mais de seconde main.

C'est la raison pour laquelle les professeurs de culture générale les invitent avec constance et bon sens à se tourner vers les œuvres incontournables sur le sujet. Mais même avec de la bonne volonté, le nombre d'œuvres étudiées en classe en quelques mois reste limité. C'est pour aider à répondre à cette exigence que nous proposons ces *20 exemples sur la vérité* qui vous permettront de commencer à travailler la notion dès avant la rentrée ou de prolonger et s'approprier avec des exemples précis le cours de l'année. À côté des ouvrages qui proposent un cours ou un travail fini (sujet d'oral ou d'écrit), nous lançons ici des pistes de réflexion à partir de quelques extraits d'œuvres littéraires et philosophiques.

Au-delà d'un travail indispensable sur des textes, il nous semble aussi fructueux de s'interroger sur des exemples picturaux et cinématographiques, dont le mérite, au-delà d'une perspective un peu différente enrichissant le sujet, est de rendre possible une appropriation plus rapide.

Cette démarche a été initiée par certains des auteurs de cet ouvrage et prolonge deux ouvrages entrepris sur le programme de première année¹.

¹ Nous renvoyons à *La Culture générale par les films* (Ellipses, 2012) : au-delà des questions de première année qui tombent dans les concours, on pourra se reporter à quelques articles intéressants sur le thème de la vérité : « *Incendies* ou la quête des origines », p. 31–40 : Quel est le prix de la vérité ? Quête des origines et quête d'identité ; « *Mon oncle d'Amérique* ou l'homme face aux déterminismes », p. 103–112 : Les sciences peuvent-elles atteindre une vérité sur l'homme ? ; « *Mr Smith au Sénat* ou l'idéal de la démocratie », p. 163–169 : Vérité et transparence, comme fondements de la démocratie ; « *Citizen Kane*, un pont jeté sur les abîmes du moi », p. 205–217 : Peut-on connaître la vérité sur quelqu'un ? ; « *Katyn*, crime, mensonge et communisme », p. 351–360 : Les obstacles de la vérité historique. De même, on peut se reporter à *La Culture générale par la peinture* (Ellipses, 2013) : « *La flagellation du Christ* de Piero della Francesca ou la vérité révélée par la perspective », p. 91–95 ; « Le corps déchu de sa transcendance : du corps sacré au corps de la science », p. 109–115 : de la vérité religieuse à la vérité scientifique ; « *Scène de sorcières* de Goya ou les Lumières crépusculaires », p. 297–301 : la vérité de l'imagination ; « *Art* de Yasmina Reza ou l'angoisse du tableau blanc », p. 371–377 : l'art comme révélateur d'une vérité sociale et individuelle.

L'aquarium de Balbec ou la vérité par la mise en théâtre du monde

Et le soir ils ne dînaient pas à l'hôtel où, les sources électriques faisant sourdre à flots la lumière dans la grande salle à manger, celle-ci devenait comme un immense et merveilleux aquarium devant la paroi de verre duquel la population ouvrière de Balbec, les pêcheurs et aussi les familles de petits bourgeois, invisibles dans l'ombre, s'écrasaient au vitrage pour apercevoir, lentement balancée dans des remous d'or, la vie luxueuse de ces gens, aussi extraordinaire pour les pauvres que celle de poissons et de mollusques étranges (une grande question sociale, de savoir si la paroi de verre protégera toujours le festin des bêtes merveilleuses et si les gens obscurs qui regardent avidement dans la nuit ne viendront pas les cueillir dans leur aquarium et les manger). En attendant, peut-être parmi la foule arrêtée et confondue dans la nuit y avait-il quelque écrivain, quelque amateur d'ichtyologie humaine, qui, regardant les mâchoires de vieux monstres féminins se refermer sur un morceau de nourriture engloutie, se complaisait à classer ceux-ci par race, par caractères innés et aussi par ces caractères acquis qui font qu'une vieille dame serbe dont l'appendice buccal est d'un grand poisson de mer, parce que depuis son enfance elle vit dans les eaux douces du faubourg Saint-Germain, mange la salade comme une La Rochefoucauld.

Marcel Proust, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*
Paris, Gallimard, coll. Folio, p. 249–250

Marcel Proust est l'observateur attentif et assidu de la noblesse française de la Belle Époque. Désormais privée de tout pouvoir, celle-ci mène une existence oisive dans le très chic quartier du faubourg Saint-Germain à Paris. Quand les beaux jours arrivent, cette société se retrouve sur la côte normande, prenant notamment ses quartiers dans le Grand Hôtel de Balbec. Le roman, qui forme le second volume d'*À la recherche du temps perdu*, évoque la rencontre du narrateur avec Albertine, l'une des jeunes filles en fleurs, qui deviendra plus tard sa compagne. Il raconte également la villégiature huppée des aristocrates. Le narrateur, en se mêlant à la vie mondaine de ses amis, est le témoin amusé et lucide d'un monde qui va bientôt disparaître.

1 Métamorphoses et féeries

Tout commence par une désertion : tout se passe comme si le narrateur, faisant mine de suivre un groupe de dîneurs, revenait clandestinement pour contempler, de l'autre côté de la vitre, le palace qu'il vient de quitter. Son regard transfigure : un coup de baguette magique de la fée électricité et la lumière devient eau et « remous d'or », la salle à manger un « immense et merveilleux aquarium », les clients de l'hôtel des « bêtes merveilleuses ». Ainsi, de loin en loin, se parachève la transformation de l'univers connu en univers fantastique par des métaphores en cascades. Celles-ci, par restriction progressive du champ, s'attaquent d'abord aux lieux puis aux personnages et s'achèvent enfin par un gros plan sur l'« appendice buccal » d'une vieille dame serbe. Mais la féerie se propage encore, puisque même le lointain faubourg Saint-Germain, avec ses « eaux douces », est happé par l'ivresse de la métamorphose.

Le premier procédé du fantastique est donc la métaphore filée. Le second, qui lui est lié, est la transformation des lieux en un immense théâtre : la salle à manger devient une scène où évoluent d'étranges créatures. L'aristocratie fournit les figurants (même si elle l'ignore), les pêcheurs et les petits-bourgeois forment la foule des spectateurs. Comme au théâtre, l'espace se scinde en deux parties, l'une inondée de lumière, l'autre plongée dans l'obscurité, la paroi de verre figurant les feux de la rampe.

2 Deux regards sur une même scène

Ce qui fait la saveur de la scène, c'est qu'elle superpose les manières de voir et croise les subjectivités. Mais qui participe au regard ? Si l'on excepte les aristocrates qui ignorent totalement le monde extérieur dont ils n'ont même pas l'idée, on peut distinguer deux instances du regard, incarnées par deux groupes humains distincts.

Un regard avide

C'est celui des pêcheurs et des familles de petits-bourgeois. La fascination que le spectacle du grand monde exerce sur le petit peuple est rendue palpable par les hyperboles (« s'écrasaient au vitrage ») et l'absence de mouvement (« arrêtée et confondue dans la nuit »). Le narrateur proustien, au début du passage, emprunte leur regard émerveillé en nous introduisant dans l'univers des transmutations féériques. Ce que les métaphores aquatiques nous montrent, c'est que la noblesse forme un monde hors norme, avec ses propres codes vestimentaires (on imagine les toilettes somptueuses ou extravagantes), ses manières compassées, ses mœurs

étranges, et bien sûr son luxe inouï. Elle forme à elle seule un univers fascinant que le narrateur appréhende sur le mode poétique. L'ampleur des phrases, le jeu des rythmes, des assonances et des allitérations (« lentement balancés dans des remous d'or ») nous plongent dans l'élément aquatique et nous font rêver. Certes, il y a bien un moment de critique sociale (« une grande question sociale, de savoir si la paroi de verre protégera toujours le festin des bêtes merveilleuses... »), mais la parenthèse ironique est vite refermée. Pour l'instant, ce qui l'emporte, c'est la magie du spectacle, et le narrateur épouse un moment la ferveur de la foule.

Un regard qui distancie

Toutefois le narrateur polymorphe reparaît sous la forme de l'écrivain (mis en abyme) ou d'un improbable « amateur d'ichtyologie humaine ». Ce spectateur d'un type nouveau, solitaire, loin de s'abîmer comme précédemment dans la contemplation esthétique, introduit au contraire une distance ironique qui contribue à donner une autre vision de ce monde, mordante et caricaturale.

Le trait d'humour vient ici évidemment de l'irrévérence du savant taxinomiste qui dissèque avec son jargon les objets de son observation ; des dames fort respectables sont qualifiées de « vieux monstres féminins » engloutissant la nourriture d'un coup de mâchoire, tandis qu'un autre spécimen (une vieille dame serbe) intrigue par son « appendice buccal ». Ces nouvelles métaphores sont particulièrement adéquates, dans la mesure où la noblesse se voit comme une espèce à part. Or, comme toute espèce, elle produit ses races, ses erreurs génétiques (ses « monstres »), et évolue en fonction des caractères innés et acquis, ces derniers se produisant notamment par immersion prolongée dans certains milieux. Les travaux de Darwin venaient d'être vulgarisés, et c'est pour l'auteur l'occasion de jeter un éclairage nouveau et décapant sur une noblesse dégénérissante, condamnée à brève échéance, comme l'indique la parenthèse, à être emportés par d'autres remous, les remous sociaux. Il y a urgence à la décrire.

On voit que le procédé de caricature est d'une redoutable efficacité car il révèle les vices peu (ou guère) visibles en les agrandissant démesurément, participant ainsi à une entreprise de démythification.

3 Une vérité englobante

Pourtant, la question est souvent, à propos de Marcel Proust, de savoir quel intérêt il peut porter à une classe sociale qui se caractérise essentiellement par son snobisme, et quel intérêt il peut avoir à observer avec autant de minutie l'écoulement stérile de la vie mondaine. La réponse est contenue dans ce passage. La vé-

rité d'un être, d'une classe sociale, n'apparaît que si l'on est à la fois à l'intérieur et à l'extérieur de cet être ou de cette classe sociale.

Le triple point de vue

Le narrateur parle en connaissance de cause car il épouse successivement les points de vue des trois instances présentes dans le texte. Même s'il n'est pas lui-même aristocrate, il fréquente assidûment les salons du faubourg Saint-Germain, où il se fait accepter sans doute parce qu'on le considère comme un intellectuel ou un poète et qu'il a le don d'assimiler les bonnes manières de la haute société. Mais la connaissance de ce milieu qu'il a acquise au fil des ans ne lui servirait de rien, s'il n'avait pas cette capacité de regarder le grand monde en spectateur étonné et non plus en mondain blasé. Cela implique de sa part une difficile faculté d'objectiver le milieu dont il sort, et donc de s'en extraire pour avoir un point de vue radicalement autre. En observant la noblesse du point de vue des gens humbles, il retrouve une capacité à s'émerveiller ; et à l'inverse, en regardant ce même monde à travers la loupe du savant, il retrouve une causticité et une capacité à voir la réalité des choses.

L'imagination salutaire

Le résultat de ces regards simultanés lui permet non seulement de se libérer des préjugés mais surtout d'accéder à une conscience aiguë et à une vérité plus profonde : à savoir qu'il n'existe pas de point de vue, et donc de vérité univoque sur l'homme, à plus forte raison lorsqu'on croit le connaître.

Toutefois, la lucidité en soi est une bonne chose, mais son exercice exclusif conduit au pessimisme et au sentiment du néant ; il faut donc réintroduire du rêve et de l'imaginaire dans ce qui nous entoure sans pour autant en être totalement dupe. Par exemple, le narrateur aime à voir en la duchesse de Guermantes une princesse :

« Je savais très bien que pour nombre de gens intelligents elle n'était autre chose qu'une dame quelconque, le nom de duchesse de Guermantes ne signifiant rien, maintenant qu'il n'y a plus de duchés ni de principautés ; mais j'avais adopté un autre point de vue dans ma façon de jouir des êtres et des pays. Tous les châteaux des terres dont elle était duchesse, princesse, vicomtesse, cette dame en fourrures bravant le mauvais temps me semblait les porter avec elle, comme des personnages sculptés au linteau d'un portail tiennent dans leur main la cathédrale qu'ils ont construite, ou la cité qu'ils ont défendue. Mais ces châteaux, ces forêts, les yeux de mon esprit seuls pouvaient les voir dans la main gauche de la dame en fourrures, cousine du roi. » (*La Prisonnière*)

Et même, lorsqu'à la fin de la *Recherche du temps perdu*, le narrateur se rendra à l'évidence que la duchesse de Guermantes est une femme totalement ordinaire, que d'ailleurs il n'aime plus du tout, il continuera à lui vouer un intérêt certain, car finalement nous sculptons les êtres en fonction des attentes qui sont les nôtres à un certain moment de notre vie. Nous atteignons par là non pas la vérité des choses et des êtres, mais la vérité de notre rapport au monde, et c'est déjà bien ainsi.

4 L'inaccessible vérité

Proust n'a rien inventé. Il doit beaucoup à la tradition classique, notamment celle des moralistes. Sa démarche de mise en théâtre du monde s'inscrit dans le sillage de La Fontaine qui donne à voir la comédie du pouvoir (« Les obsèques de la lionne »), de La Bruyère qui, dans *Les Caractères*, nous introduit dans ce pays étrange qu'est la cour de Versailles, ou encore de La Rochefoucauld qui nous donne à voir la comédie de la vanité, qui est le fonds inépuisable de l'homme.

Des mondes parallèles

Toutefois, il existe une différence essentielle entre Proust et les moralistes du grand siècle : son objectif premier n'est pas de démasquer ni même d'élucider. C'est de produire par l'extériorisation du point de vue une coupure qui renvoie dos à dos toutes les représentations et de nous mettre devant la radicale altérité des mondes qui se rencontrent fortuitement. En ce sens sa démarche est plus proche de celle de Montesquieu dans les *Lettres persanes*. Le regard d'Usbek et de Rica offre une extériorisation du point de vue, un regard faussement naïf. Certes, il permet de traquer les vices et les dysfonctionnements de la monarchie de Louis XIV, qui est sur la pente du despotisme, ou de dénoncer par la bouche de Roxane la tyrannie du sérail. Mais Montesquieu insiste surtout sur les malentendus culturels, et l'impossible synthèse des systèmes de religion, de gouvernement, de société. La satire vient du fait que chacun regarde l'autre et se le représente à l'aune de ses propres préjugés. Dans ces conditions la vérité ne vient pas de l'élection d'une norme ou d'une loi universelle, issue d'une bien improbable synthèse entre tant de systèmes différents, entre l'Orient et de l'Occident, mais au contraire de la conscience qu'il n'y a pas de rapport possible, ces systèmes étant irréductibles l'un à l'autre. La notion de vérité doit donc céder la place à celle de relativité, qui ne peut évidemment laisser indifférent le philosophe : dans son roman Montesquieu invente l'esprit français, mélange de curiosité, de satire, d'humour et surtout de paradoxes, dont Marcel Proust est l'héritier direct.

Les intermittences du cœur

Ce qui est vrai des peuples et des nations l'est encore plus des individus et des sexes. Dans *La Prisonnière*, le narrateur fait l'expérience avec Albertine des intermittences du cœur, de l'impossibilité d'accéder à une quelconque vérité sur les sentiments de l'être aimé, ou sur ses propres sentiments ; ainsi l'amant est-il dépossédé de toute certitude. Il ne peut se targuer ni du privilège de la caresse (tant Albertine semble avoir de relations cachées), ni du sentiment de posséder l'être convoité, car si les corps s'ouvrent, les âmes trop souvent se rétractent. L'imagination vient alors au secours du jaloux, mais elle est plus apte à faire exister ce qui n'est pas qu'à faire apparaître ce qui est. Si la vérité existe, elle relève de l'impensable et de l'inimaginable (« il ne faut jamais avoir peur d'aller trop loin, car la vérité est au-delà »). Mais l'imagination ne l'atteindra jamais, et finalement le narrateur découvre cette vérité qu'en amour la vérité... n'existe pas. Mais celui qui, comme Marcel Proust, prend conscience de cela est quand même plus proche de la vérité que celui qui est dupe des discours et des représentations sur l'amour. Être conscient d'aimer est une chose, mais être conscient de l'inconscience d'aimer en est une autre. La première apporte sans doute plus de plaisir que la seconde, mais la seconde est un effort de lucidité qui se révélera salvateur, car il permettra à l'auteur de comprendre que l'amour charnel n'était qu'une illusion, et qu'il fallait chercher la vérité ailleurs, dans l'œuvre d'art et dans l'écriture.

5 Conclusion : existe-t-il une vérité sur l'homme ?

Dans le passage de l'aquarium de Balbec, Proust se livre à une burlesque tentative d'objectivation de l'homme à travers l'invention d'une science improbable, l'ichtyologie humaine (création lexicale cocasse !). En effet, la science nous apprend qu'une connaissance n'est possible que si l'observateur diffère de son objet, faute de quoi son impartialité peut être remise en cause. L'acharnement de la noblesse à se démarquer ostensiblement du monde ordinaire en fait une société à part dont on peut, en effet, à la manière de l'ethnologue, étudier les lois, les coutumes, le mode de fonctionnement ; et l'écrivain a beau jeu de mettre en lumière le décalage qui sépare ceux qui observent et ceux qui sont observés. La charge satirique est puissante.

Pour autant, les sciences humaines se prennent beaucoup plus au sérieux en espérant, grâce à des méthodes scientifiques, s'arroger le titre de sciences et trouver des vérités sur l'homme. Le résultat est qu'elles ont rendu celui-ci plus opaque et morcelé que jamais. Paradoxalement, les siècles antérieurs où dominait la figure de l'écrivain donnaient le sentiment d'en savoir beaucoup plus sur l'homme ; les moralistes, déjà cités, étaient capables d'avoir une vision à la fois particulière

et universelle de l'homme. Leurs constats transcendent toutes les époques. Balzac et Zola, qui ont inventé le roman sociologique, ont édicté des vérités qu'il est difficile de remettre en cause, encore aujourd'hui, à savoir que c'est l'argent et les névroses qui mènent le monde et la société. Les sciences humaines sont utiles, certes, car elles nous donnent des bribes de vérité sur l'homme. Elles nous permettent d'agir davantage en connaissance de cause, et donc d'être plus libres. Toutefois, celui qui aborde l'homme et la société par le biais du roman sera sans doute plus éclairé, car l'imagination est un moteur beaucoup plus puissant que la science pour explorer les méandres et les curiosités de la société, ainsi que les plis et replis de l'âme humaine. Sans compter qu'il y a un mode d'apparition de la vérité en littérature qui en fait un plaisir que l'on goûte : *sapere*, c'est à la fois savoir et goûter.

(Texte proposé par Louis Dizier)

Index

<i>À la recherche du temps perdu</i>	121
Balzac	108
Champaigne, Philippe de	54
Clouzot, Georges	24
Diderot	99
<i>Éthique</i>	92
Foucault, Michel	141
Goya	61
Herbert, Zbigniew	148
Hopper, Edward	68
<i>Huit femmes</i>	34
James, William	116
Kurosawa, Akira	13
<i>L'adoration des mages</i>	48
<i>La Maja nue</i>	61
<i>La Maja vêtue</i>	61
La Rochefoucauld	74
<i>La vanité ou allégorie de la vie</i> <i>humaine</i>	54
<i>La vérité</i>	24
<i>Le colonel Chabert</i>	108

<i>Le neveu de Rameau</i>	99
<i>Le parti pris des choses</i>	128
<i>Les naufragés et les rescapés</i>	154
Levi, Primo	154
<i>L'Ordre du discours</i>	141
<i>Maximes</i>	74
<i>M. Cogito sur la nécessité d'être</i> <i>précis</i>	148
Molière	82
Ozon, François	34
Ponge, Francis	128
Proust, Marcel	121
<i>Rashômon</i>	13
<i>Recherches philosophiques</i>	134
Scorcese, Martin	41
<i>Shutter Island</i>	41
<i>Soleil dans une cafétéria</i>	68
Spinoza	92
<i>Tartuffe</i>	82
<i>The Meaning of Truth</i>	116
Van der Goes, Hugo	48
Wittgenstein	134